

Romain Rolland et Hermann Hesse

L'appel des Cimes

Olivier Henri Bonnerot

C'est dans le cadre des XIème Journées Hermann Hesse organisées par Volker Michels de Suhrkamp-Verlag à Sils-Maria en Suisse, du 19 au 22 juin 2010, qu'Olivier Henri Bonnerot a prononcé, en allemand (Der Ruf der Gipfel) cette conférence.

Pour les Cahiers de Brèves, il en offre une traduction française

L'affaire est bien connue. Peu après le début de la première guerre mondiale, Hermann Hesse avait adressé une exhortation aux intellectuels de tous les pays, exhortation qui contenait une prière : ceux-là, au moins, pourraient, puisque la folie soufflait sur le monde, raison garder, conserver l'étendue de leur regard et la conscience d'une union ultime par dessus les fils barbelés. Une exhortation de la raison et de l'amour, prononcée à voix basse, sur le mode « sotto voce » ; mais cela suscita immédiatement le courroux des nationalistes de nombreux pays et surtout des nationalistes allemands. Il n'y eut, dans ce tohu-bohu injurieux, qu'un seul écho, qu'une seule parole de gratitude et de joie : la voix de Romain Rolland !

C'est ainsi que s'établit entre eux l'union, l'entente, et, par la suite, les deux écrivains, pendant vingt-cinq ans, se sont assurés mutuellement de cette sympathie – souffrir ensemble – de cette amitié, de cette communauté de l'angoisse et de l'amour.

Deux lettres en témoignent, l'une de Hesse postée le 5 février 1936 à Montagnola :

« Le monde n'a pas changé depuis l'époque où nous nous sommes connus : il y a toujours eu la guerre.

Espérons que la mort nous apportera un jour la grande paix dont on a souvent la nostalgie... »

L'autre de Romain Rolland, postée à Vézelay, le 4 août 1940, et qui ne parviendra jamais à Montagnola :

« De la colline sacrée de Vézelay, que nous n'avons pas quittée, j'adresse à la colline d'or un salut affectueux et nostalgique, qu'il vous fasse goûter plus amoureusement encore la paix lumineuse et libre de l'air que vous respirez ! j'en jouis pour vous.

Affectueusement. »

Pareille correspondance présente quelque chose de l'attrait du palimpseste, mieux des fresques anciennes ; peu de choses y demeurent visibles et beaucoup s'y laissent deviner. Ce sont quelques unes de ces choses là que je vous inviterai, si vous le voulez bien, à découvrir avec moi.

A partir d'abord de ce qui attire ces deux auteurs et les définit : les paysages, des terroirs, des lacs de montagne, des cimes, bref des affinités géographiques électives. Ensuite, à partir d'un sentiment diffus, secret, celui qui habite Joseph Knecht, le personnage du roman *Le Jeu des perles de verre – Das Glasperlenspiel* (1931-1943), celui d'être le maître suprême du jeu, illustration de la tentation prométhéenne, figure mythique de l'engagement littéraire. A partir enfin de ces textes évocateurs de paysages qui nous permettront d'approcher deux sensibilités, deux réflexions, deux attitudes d'être devant l'Histoire.

Ces phrases du *Voyage intérieur* sont bien connues :

« Ce n'est pourtant pas des rives du Léman [...] ce n'est pas de la terre de Suisse que me vint le choc décisif, mais de l'extrême lisière, de la terrasse de Ferney... »

ou celles de la *Vie de Beethoven* :

« L'air est lourd autour de nous [...] le monde étouffe. Rouvrons les fenêtres ! Faisons entrer l'air libre ! Reprenons le souffle des héros. »

ou celles de Hesse, extraites des *Miniatures suisses in Description d'un paysage* :

« Je n'ai hélas jamais su me rendre la vie facile et commode. Cependant, un art, un seul a toujours été à ma disposition ; celui de vivre dans un beau cadre. »

Cette exigence d'espace qui favorise l'imaginaire, tous deux n'ont cessé de la maintenir. Ainsi Hesse :

« Entre Brême et Naples, entre Vienne et Singapour, j'ai vu plus d'une jolie ville, des villes de bord de mer et des villes de montagne... Mais la plus belle de celle que je connais, c'est Calw sur la Nagold, petite et vieille ville souabe de la Forêt Noire. »

Né en Souabe, comme Novalis, Hölderlin,

Möricke, Hesse est bien loin d'être un écrivain régional, sa langue est un haut allemand classique. A la suite des auteurs romantiques, il fait se réfléchir les tendances profondes de la personnalité sur les éléments du paysage qui cristallisent des émotions, des sentiments, des espérances. Comment imaginer *Siddharta* sans la présence du fleuve, lien entre les rives de l'existence, parabole du temps qui passe, métaphore de la métamorphose ? Ce fleuve coule vers l'Ailleurs, charriant la cendre des morts et reflétant l'image des figures aimées. Siddharta devient homme dès lors qu'il déchiffre le fleuve de son existence qui résonne de plaintes, de joies, d'espairs. Le fleuve devient lac, puis cascades, enfin mer, motif récurrent chez nos auteurs.

Ainsi Rolland :

« *J'ai souvent, au long de mes œuvres, repris ces images de la Rivière et de la Mer (Rivière est le nom de famille de mon Âme enchantée. Et Jean-Christophe est le fleuve Rhin qui s'achemine vers la mer.) Ce ne sont pas pour moi des métaphores. Ce sont les voies du Fleuve intérieur.* » Mieux encore, des « *espaces de respiration* ». Ces « *espaces de respiration* » ont rapproché ces deux écrivains depuis le 26 février 1915, date à laquelle Rolland s'était adressé à cet écrivain allemand dont il savait peu de choses. Sauf qu'il avait appris que Hesse vivait en Suisse depuis 1912 et qu'il avait apprécié hautement l'article paru dans le *Neue Zürcher Zeitung* du 3 novembre 1914, dans lequel l'auteur en appelait à la musique de Beethoven et à l'esprit de la fraternité : « *la voix de Beethoven délivrée* » écrit Rolland dans son Journal, où il accueille Hesse comme « *un des meilleurs de sa race ; et il dit beaucoup de choses que je pourrais signer.* »

Ils se rejoignent tous deux dans les mêmes paysages auxquels ils aspirent : les maisons aux toits ocres de Lugano et de la Toscane, les églises au campanile arrondi, les cyprès, les châtaigniers, les vignes montantes où les lacs, dominés pas les cimes, plongent vers le Sud.

Au Tessin comme à Villeneuve, tous deux gardent leurs repères. Locarno, Lugano, Montagnola pour Hesse, Villeneuve pour Rolland sont des lieux d'ancrage où passent des visiteurs prestigieux. Comme Hesse, Rolland ne cessera de dire :

« *Maintenant, je suis le passage de l'une à l'autre rive.* »

Ou bien

« *J'estime que mon rôle principal est de comprendre et d'éclairer, d'être une sorte d'arche qui relie les esprits des hommes et de femmes, des peuples et nous.* »

Serait-ce là une des fonctions du poète ?

Sans doute, mais non son but. Celui-là est beaucoup plus lointain pour les deux écrivains. :

« *C'est seulement par le sentiment que je leur [aux hommes] donne, je crois, de la plénitude de la vie, que j'agis sur eux et que je leur fais du bien.* » écrit Rolland dans une lettre du 7 février 1913.

En écho, Hesse lui répondra dans une lettre du 4 novembre 1915 :

« *Comment pourrions-nous jamais, vous et moi, par quelques forces que ce soit, être contraints de nous haïr ? – Non, ce n'est heureusement pas possible. Et l'amour qui vainc la mort sera un jour plus fort et plus durable que l'effroi d'aujourd'hui. Il y aura de nouveau une Europe, il y aura de nouveau un sentiment de l'humanité. Vous, cher Monsieur, appartenez à ceux qui l'ont fortifié en moi et en beaucoup.* »

Vingt-trois ans plus tard, suite à l'envoi de la plaquette de poèmes *Stunden im Garten* à Rolland, celui-ci répond à Hesse le 1 avril 1938 :

« *Cher ami,*

Quel précieux petit livre que vos « Stunden im Garten » ! Et combien je suis touché que vous me l'ayez envoyé ! Nous vous avons vivant, présent, vous et votre jardin, qui ne faites qu'un. Vous ne passerez plus sur la Colline d'or, dans des siècles d'ici, on vous retrouvera encore. Je serre affectueusement la main du jardinier-poète.

Votre admirateur et ami ».

On voit affirmer encore et toujours le sentiment de la durée, de la nécessité d'être devant l'Histoire, non seulement comme témoins, mais surtout comme acteurs. Ils ne disent pas autre chose l'un et l'autre au mois de février 1915, Hesse dans la *Neue Zürcher Zeitung* en faveur « *de l'europanisme latent dans la meilleure jeunesse allemande [...] Werfel, Sternheim, Schickele, Ehrenstein* », Rolland dans sa lettre-réponse du 26 :

« *Et les peuples ne peuvent parler; à peine peuvent-ils penser (on ne leur en laisse ni le temps ni la faculté). D'autant plus faut-il que nous resserrions nos liens, nous tous qui, dans tous les pays, nous refusons avec dégoût à cette bestiale folie et qui avons la charge de garder pour l'avenir l'union sacrée de l'esprit européen. Si la guerre se prolonge, j'estime qu'il faudrait que nous affirmions cette union purement spirituelle entre les penseurs libres de toutes les nations.* »

Réagissant à l'événement, tous deux répondent à un appel transcendant et mythique de l'Histoire.

A chaque écrivain son mythe, Narcisse et Valéry, Orphée et Rilke, Sisyphe et Camus, Thésée et Gide lequel avait suggéré le nom de

Prométhée comme « patron » des écrivains. Lecteur attentif d'Eschyle, Gide avait retenu que ce Prométhée enchaîné proclamait avoir donné aux hommes :

« *la science des lettres assemblées, mémoire de toute chose, labeur qui enfante les arts.* »

Dans le même esprit de fidélité aux tragiques grecs, Camus soulignait que le mythe de Prométhée est toujours là pour rappeler que l'« on ne sert rien de l'homme si on ne le sert pas tout entier. »

Protestant devant les Dieux en faveur de l'Homme, protestant devant les hommes du mauvais usage que ceux-là font de ses dons, Prométhée apparaît comme le type même du contestataire universel. Mais persiste la confiance en l'Avenir et la conviction que la solitude de l'écrivain n'exclut pas le sens de la responsabilité devant la collectivité humaine :

« ... *Le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même...* » écrivait Rimbaud à Paul Démeny le 15.V.1871¹.

Toutefois, l'écrivain n'est qu'un homme et ne peut se charger d'une tâche si considérable sans pécher par démesure. Il ne peut même servir l'humanité sans la renier, sans la trahir. Cette attitude permet de rendre compte de l'engagement souvent illusoire de l'écrivain, de son désenchantement. .

Dans un ouvrage intitulé *Littérature engagée* que Gide avait laissé publier sous son nom en 1949-1950 et qui réunissait des textes datant de 1930-1937, l'auteur écrivait :

« *Communier avec le peuple... Eh bien, je dis que c'est impossible [...] tant que le peuple n'est pas ce qu'il peut être, ce qu'il doit être, ce qu'il sera si nous l'aidons.* »²

Nul doute que de l'Olympe au Caucase et aux sommets de l'Asie, de la Colline sacrée de Vézelay à la Colline d'or de Montagnola, la venue de Prométhée sur terre n'est qu'un bref passage entre deux séjours sur les cimes. Engagé sans gages, héros sans armes, l'écrivain n'a plus qu'à considérer sa situation comme un état solitaire et déchiré à la fois misérable Prométhée et misérable vautour, vivant paradoxalement de cette conscience qui le dévore et qui le détruit. Écoutons plus que jamais Nietzsche, à Sils-Maria :

« *qui a entendu le rire de Zarathoustra se voue pour finir au tragique, s'unit sans illusion au jeu du monde.* »³

Et, pour Rolland comme pour Hesse, tout se fonde dans l'aristocratique sentiment de ce que l'on doit à soi-même.

Olivier Henri Bonnerot est Professeur émérite des Universités.

1. RIMBAUD A., *Œuvres*, éd. Garnier, 1962, p.252.

2. Textes réunis et présentés par Yvonne Davet, Paris, Gallimard, 1950 « Défense de la culture », op. cit., p.93.

3. PINGUET Maurice, *Le Texte Japon*, Ed. du Seuil, Paris, 2009, pp.56-57.